Au cœur de Montréal

L'UNIVERS VÉGÉTAL DES AUTOCHTONES

PAR JACQUES BRISSON, POUR LE COMITÉ DES VÉGÉTAUX DU JARDIN DES PREMIÈRES-NATIONS

Créer une tourbière, récolter et transplanter des milliers de plantes dont on connaît peu les exigences horticoles, produire un potager à partir de semences anciennes... Ce fut un défi considérable d'implanter au Jardin botanique l'univers végétal qui constitue le cadre de vie des Autochtones.

Écologistes avant que le terme n'existe, les Autochtones ont développé une connaissance intime de la nature, sachant trouver une plante particulière destinée à une fonction spécifique exactement là où elle se trouve, dans son habitat naturel. Pour faire honneur à cette relation entre les Premières Nations et le monde végétal dans un jardin botanique, il faut représenter l'univers complexe des végétaux tel qu'il existe dans la nature. Oublions le type de jardin où les plantes seraient exclusivement rassemblées selon leur fonction ou leurs qualités esthétiques. Pour le Jardin des Premières-Nations, il a fallu se laisser guider par Dame Nature et respecter les assemblages et les affinités d'origine. Ce n'était pas un jardin de plantes alimentaires, ou un jardin de plantes médicinales, qu'il fallait aménager, mais plutôt une érablière laurentienne, une forêt coniférienne, une toundra ou une tourbière !

SAVEZ-VOUS PLANTER DES ... ÉRABLES ?

Pour reconstituer une forêt, il faut d'abord des arbres, cela va de soi. Beaucoup d'arbres. Et plus ils sont gros, plus notre forêt ressemblera ... à une forêt. Or, pour avoir de gros arbres, il n'y a qu'un moyen : les planter petits et attendre. Longtemps...

Heureusement, pour le Jardin des Premières-Nations, une telle patience ne fut pas nécessaire. Il y avait déjà au Jardin botanique un massif boisé très diversifié provenant de plantations réalisées à partir des années 1960, et qui avait justement pour but de reproduire, éventuellement, les groupes écologiques du Québec. Lorsque l'idée d'un Jardin des Premières-Nations vit le jour, il apparut évident que cette plantation, maintenant arrivée à maturité, pouvait merveilleusement servir d'assise au nouveau jardin. Il fallut tout de même compléter par certaines espèces forestières qui n'y étaient pas, densifier le peuplement, remplacer des arbres morts, planter des jeunes arbres en sous-bois, etc. En tout, 650 individus ont été ajoutés, dont 79 sapins (*Abies balsamea*), 42 bouleaux blancs (*Betula papyrifera*) et 45 pruches (*Tsuga canadensis*).

CUEILLIR SANS DÉTRUIRE

Un écosystème forestier est bien davantage qu'une plantation d'arbres : il comprend un sol particulier et une flore de sous-bois. De nombreuses espèces herbacées et arbustives importantes dans la tradition autochtone, comme la clinto-

nie boréale (*Clintonia borealis*), la sanguinaire (*Sanguinaria canadensis*) ou le groseillier hérissé (*Ribes hirtellum*), colonisent le sol forestier. Sauf exceptions, ces plantes sont introuvables chez les producteurs. Et il aurait été très long de les produire au Jardin botanique. La solution : la récolte en milieu naturel de la majorité des milliers d'individus nécessaires, puis leur transplantation au Jardin des Premières-Nations. Il ne fallait évidemment pas saccager la nature ! Nous nous sommes donc imposés une ligne de conduite très stricte. Même pour les plantes les plus communes, nos récoltes ne devaient être réalisées que dans des endroits condamnés à une destruction imminente par les développements domiciliaires ou le prolongement de routes. On a parfois vu le bulldozer faire son œuvre à quelques dizaines de mètres de l'endroit où on récoltait…en vitesse ! Les plantes herbacées et arbustives du Jardin des

© Claude Ponthieux

© Lise Boulanger

© Gilles Delisle

1. Clintonie boréale (*Clintonia borealis*)
2. Groseillier hérissé (*Ribes hirtellum*)
3. Canneberge (*Vaccinium macrocarpon*)
4. Quelque 10 000 végétaux ont été plantés au Jardin des Premières-Nations.

Premières-Nations sont donc, pour l'essentiel, des rescapées provenant de Laval, St-Jérôme, St-Hilaire, etc.

UNE TOURBIÈRE À MONTRÉAL

Plusieurs plantes utilisées depuis toujours par les Autochtones poussent uniquement dans les tourbières : des milieux humides, acides et pauvres, souvent constitués d'un lit flottant de sphaigne[1]. Comment reconstituer un écosystème aussi complexe au Jardin botanique ? Lors des Floralies de 1980, on avait transporté, en hiver, une véritable portion d'une tourbière de la baie James à partir de blocs gelés, coupés et numérotés, puis assemblés dans le même ordre à l'Île Notre-Dame. Cette fois, il fallait trouver une méthode plus modeste et ... moins coûteuse. Pour nous seconder dans notre entreprise audacieuse, nous avons profité de l'aide précieuse de la compagnie Premier Tech, qui exploite et renaturalise les tourbières, ainsi que du Groupe de recherche en écologie des tourbières (GRET) de l'Université Laval.

Nous avons construit un étang artificiel avec un fond imperméable de membrane géotextile. Nous avons comblé les trois quarts du volume avec un substrat composé de cinq parties de tourbe pour une partie de sable grossier. L'étang a ensuite été rempli avec une eau d'une acidité comparable à celle d'une tourbière. Nous avons ensuite déposé sur ce milieu de la mousse de sphaigne récoltée dans des tourbières destinées à l'exploitation et transportée dans des bacs. Nous avons également planté des végétaux – kalmia (*K. polifolia* et *K. augustifolia*), canneberge (*Vaccinium macrocarpon* et *V. oxycoccos*), sarracénie pourpre (*Sarracenia purpurea*), etc. – récoltés aux mêmes endroits. D'ici quelques années, nous devrions avoir un tapis continu de sphaigne décoré d'une flore typique de tourbière.

© Michel Tremblay, JBM

DES ÉCOSYSTÈMES EN ÉVOLUTION

Comment garantir un taux maximum de survie des espèces transplantées quand on ne connaît pratiquement rien des besoins horticoles de ces végétaux ? Comment s'assurer que des plantes n'envahiront pas leurs voisines ? Comment maintenir certaines plantes qui vivent sous des latitudes beaucoup plus nordiques ? L'amélioration des écosystèmes reconstitués représentera un défi de taille pour les horticulteurs au cours des années à venir. Il faudra s'ajuster, être patient, apprendre de nos erreurs et profiter des bons coups. Seule certitude : ce jardin gagnera en beauté avec l'âge !

1 Le *Quatre-Temps* a consacré un dossier aux tourbières en juin 2001 (vol. 25.2).

Ce comité est formé d'Édith Bienvenue (contremaître, JBM), Jacques Brisson (botaniste, JBM), Alain Cuerrier (botaniste, JBM), Francine Hoffman (agente de programmes éducatifs, JBM), Louise Tremblay (architecte paysagiste, Williams, Asselin, Ackaoui et ass.) et Stefano Viola (horticulteur, JBM).

© Winnifred McComber

Steve McComber, de Kanesatake, a fourni les semences des cultivars anciens cultivés au Jardin des Premières-Nations.

TROIS SŒURS BIEN CULTIVÉES

Au centre du Jardin des Premières-Nations, un potager reconstitue la tradition des Trois sœurs : la culture regroupée du maïs, des haricots et des courges.

Certains peuples autochtones du sud du Québec, principalement les Mohawks mais aussi les Hurons-Wendats, ne se contentaient pas de cueillir : ils défrichaient, creusaient, plantaient, sarclaient, arrosaient et récoltaient. Le maïs, la principale plante de subsistance, n'était pas planté en rangée et en monoculture, comme c'est le cas dans nos campagnes, mais plutôt en butte, accompagné de la courge et du haricot. Les trois espèces poussaient ensemble, sur de petits monticules distants d'un mètre environ.

La légende veut que les trois plantes aient l'apparence de trois femmes qui n'aimaient pas être séparées : les Trois sœurs, ou *De-o-ha'-ko*, qui signifie « notre vie » ou « notre soutien » en langue iroquoise.

Ce type de culture offre de nombreux avantages. Les tiges de maïs servent de support aux haricots. Le maïs protège les courges du vent et du soleil. Les feuilles des courges inhibent la croissance des mauvaises herbes tout en préservant l'humidité du sol. Les haricots, en fixant l'azote de l'air, contribuent à enrichir le sol. Enfin, les cultures mixtes sont moins vulnérables aux infestations et aux maladies que les grandes monocultures.

En bordure du potager, on retrouve d'autres végétaux cultivés par les Autochtones, soit le tabac, le tournesol et le topinambour. Évidemment, les cultivars utilisés à l'époque étaient bien différents de ceux qu'on trouve aujourd'hui sur le marché. Par souci d'authenticité, les plantes cultivées au Jardin des Premières-Nations proviennent de semences fournies gracieusement par M. Steve McComber, de Kanesatake, qui fait des efforts remarquables afin de préserver ces cultivars anciens.